

Plus l'Humanité avance,
Plus sa route s'élargit,
Plus donc

Elle peut espérer :
Et l'amour

a rapport avec
l'espérance »

Jean Guilton.

le Vaillant

● LA PLUS FORTE VENTE DE LA PRESSE ETUDIANTE LIEGEOISE ET BELGE ●

- P. 1. INTERNE.
- P. 2. Jean MELON - MUBEF.
- P. 3. LE YE-YE.
- P. 4. COMMUNAUTE.
- P. 5. - 6. - 7. - 8. VAILLANT LITTERAIRE.
- P. 9. CHAMPAGNE INTERNE.
- P. 10. HUMOUR.

N° 40 - 55^{me} Année - N° 4

Journal de la Communauté Chrétienne Universitaire

LIEGE, JANVIER 1964.

Une variété de carabin: l'interne

De nombreux étudiants qui n'appartiennent pas aux Facultés de la Place du XX Août ont souvent reproché au Vaillant de ne pas s'occuper d'eux, de ne jamais ouvrir ses colonnes à leurs problèmes particuliers. On lui reproche aussi de ne jamais enrichir sa chronique de l'humour par les bons mots et les traits d'esprit de leurs maîtres.

Ce sont les étudiants médecins, alias les carabins et les étudiants ingénieurs qui constituent la majorité de ces étudiants à juste titre rouspéteurs.

C'est pour cette raison que les lignes qui suivent voudraient, dans les limites du public du Vaillant, vous présenter une variété de carabin, l'interne, variété qui se recrute pour la plupart d'entre eux, parmi les étudiants du 4^e Doctorat.

Si on sait que les études de médecine sont les plus longues de toutes celles qui figurent au programme de l'Université, si on pressent qu'elles donnent accès à une profession qui, bien que très exigeante, concerne fondamentalement l'homme et donne par là beaucoup de satisfaction, les idées sont moins claires sur la structure de ces études et notamment sur la nature de la dernière année. Celle-ci est communément baptisée « stage » et constitue une année supplémentaire toute de pratique intense, mais au fond, pour le commun des mortels, il n'en reste pas moins que vous êtes déjà médecin.

Bien que ces lignes n'aient pas pour but de vous analyser la structure du 4^e Doc, ce qui serait pour le non-carabin d'un intérêt tout mineur, il faut cependant savoir, pour la compréhension de ce qui suit, que l'étudiant est appelé à fournir un travail vraiment pratique dans les services hospitaliers, travail qui prendra la forme de l'internat ou du stage. Dans tous les cas, l'étudiant est tenu de fréquenter régulièrement les services de l'hôpital et d'y prendre une part plus ou moins active dans la vie du service.

Des études médicales purement livresques formeraient des médecins hautement incomplets et probablement inaptes à mener à bien leur mission. Aussi, l'actuelle structure des études de médecine — remise en question de manière aussi chronique qu'improductive — prévoit que l'étudiant entre en contact avec le malade dès la 4^e année, soit le 1^{er} Doctorat. Par delà les traités et les notes de cours, il s'agira désormais d'intégrer et de synthétiser, au chevet du malade, les connais-



sances théoriques acquises. Ce premier contact avec le malade sera aussi important au point de vue moral, parce que l'étudiant pourra, sans doute, vérifier pour la première fois au dedans de lui-même, la juste orientation de sa vocation.

De tous ses condisciples des autres facultés, l'étudiant en médecine est, semble-t-il, le seul qui peut vivre de la valeur hautement humaine de sa future profession et qui peut l'épanouir tout au long de ses années de doctorat, alors qu'il est toujours étudiant. Le contact avec le malade apparaît donc comme formellement indispensable dans une éducation médicale vraie. C'est bien là la raison d'être, le point central du travail du médecin. C'est de la valeur de ce contact que naîtra spontanément cette profonde confiance que donne celui qui souffre à celui qu'il appelle pour le soulager.

C'est par le biais de l'internat ou du stage que l'étudiant du 4^e Doc entrera en relation avec le malade au cours de cette dernière année d'études.

Chaque service hospitalier ainsi que certains laboratoires ou services paracliniques comptent parmi leur personnel médical un ou plusieurs internes, et c'est donc aux fonctions de ceux-ci que nous allons nous arrêter pendant quelques instants.

Être interne, c'est, à la suite d'une année de préparation située au niveau du 3^e Doc appelée candidature d'internat, et à la suite d'un examen, réalisé ou non, être intégré, sur décision professorale, et pendant un an, à la vie du service choisi et y exercer des fonctions, lesquelles varieront, bien sûr, d'un service à l'autre. Est-il besoin de dire que l'interne d'ophtalmologie aura une activité différente de celle de l'interne d'urologie, par exemple.

Cet internat, choisi par une importante fraction du 4^e Doc, peut être vécu à l'Hôpital de Bavière, ou à l'Hôpital des Anglais ; comme toute institution humaine, il offre des avantages et des inconvénients.

Au rang des avantages, car ce sont, bien sûr, ceux-ci qui doivent être d'abord examinés, on mentionnera le nombre élevé de contacts avec le malade ou le blessé qu'il offre, ainsi que le sens de la responsabilité médicale qu'il ne peut manquer d'éveiller. C'est par le biais du travail qu'il prend dans le cadre de la garde que l'interne va rapidement découvrir ces deux avantages.

Être de garde, faire la garde, sont des expressions d'une banalité quotidienne dans la bouche de chaque interne, et aussi vieilles qu'Hippocrate probablement. C'est, en effet, une mission qui lui échoit régulièrement selon le roulement d'un calendrier fixé en début de mois ;

(Suite p. 9)

LE MONDE A VU le Successeur de Pierre, le Vicaire du Christ chargé de toute la vie de l'Eglise dans le temps et dans l'espace, dépouillé de toute pompe vaticane, de tout faste, simple et humble, mêlé aux hommes sous les murailles ocres de Jérusalem, porté par une marée humaine, bouleversante sedita, sur les pas du Seigneur.

SI LE MONDE SE SENT ETRANGER AU CHRISTIANISME, LE CHRISTIANISME NE SE SENT PAS ETRANGER AU MONDE... LA MISSION DU CHRISTIANISME EST UNE MISSION D'AMITIE PARMIL LES PEUPLES DE LA TERRE, UNE MISSION DE COMPREHENSION, D'ENCOURAGEMENT, DE PROMOTION, D'ELEVATION, DE SALUT.

(1) LE MONDE A VU Paul VI faire de ce pèlerinage un acte d'humiliation à la face du monde, soucieux d'assurer à l'Eglise une façon nouvelle de sentir, de vouloir et de se comporter, de lui faire retrouver une beauté spirituelle sous tous ses aspects.

NOUS FERONS CE PELERINAGE EN SIGNE DE PRIERE, DE PENITENCE ET DE RENOVATION... NOUS DEMANDONS PARDON A CEUX QUE NOUS AVONS OFFENSES AU COURS DES SIECLES... NOUS SOMMES VENUS EN CES LIEUX COMME LE COUPABLE RETOURNE SUR LE LIEU DE SON PECHE POUR NOUS FRAPPER LA POITRINE, POUR IMPLORER LA MISERICORDE. NOUS SAVONS QUE DIEU NOUS PARDONNE. (1)

LE MONDE A VU le Pape et le Patriarce Athénagoras échanger le baiser de paix et une immense espérance est née et s'est affermie non seulement chez les chrétiens mais encore dans le monde entier.

RETOUR

AUX

SOURCES

NOUS VIVONS L'HEURE HISTORIQUE OU L'EGLISE DU CHRIST DOIT VIVRE SON UNITE PROFONDE ET VISIBLE... LE PAS A FRANCHIR EST ATTENDU AVEC TOUTE NOTRE AFFECTION... NOUS FERONS EN SORTE QUE LE DESIR D'ENTENTE ET D'UNION DEMEURE VIF ET INALTERE ; NOUS METTRONS NOTRE CONFIANCE DANS LA PRIERE... (1)

LE MONDE VOIT l'Eglise intensément présente à lui, se mettre à son écoute, faire son examen de conscience et traduire toutes les grandes aspirations humaines : rechercher la paix dans la vérité et dans la justice, dans la liberté et dans l'amour fraternel.

LE MONDE ECOUTE L'EGLISE, qui lui porte le Message du Fils de l'Homme, du Premier-Né, du prototype de la nouvelle humanité ; de lui seul on a pu dire qu'« IL CONNAISSAIT CE QU'IL Y AVAIT DANS L'HOMME » (Jn 2, 25). Ce Message est pleinement humain, c'est le Message du Christ qui vit aujourd'hui encore dans son Eglise.

TOUS LES CHRETIENS ...ET TOI AUSSI, ont à participer « à ce nouveau printemps » de l'Eglise.

IL FAUDRA UN EFFORT UNANIME AUQUEL TOUS LES GROUPEMENTS DEVRONT APPORTER LEUR COLLABORATION, QUE CHACUN ENTENDE L'APPEL QUE LUI ADRESSE LE CHRIST. (1)

J.-P. D.

(1) Paul VI.



En marge du prochain Congrès du MUBEF :

Jean Mélon prévoit la victoire de la tendance modérée.

— Mon cher Jean, te voilà donc maintenant rédac-chef de Perspectives puisque Michel Cornette, pour des raisons professionnelles, ne peut plus assurer ce boulot. Tu es aussi un des premiers (presque le premier) président de l'U.G. (1961-1962). Je voudrais te poser une première question que j'ai déjà posée à Pierre Pairoux et Michel Cornette, une question difficile : Pourquoi un syndicalisme ? Mais une question importante parce que beaucoup d'étudiants ne sentent pas encore la nécessité du syndicalisme, ils se demandent : pourquoi ?

— Le syndicalisme a une justification tout à fait directe et pratique, dans ce fait qu'il se pose à l'université des problèmes de tous genres et qu'ils doivent être réglés sur la base d'un dialogue entre les étudiants et les autorités académiques. D'où la nécessité d'une représentation étudiante. Il existe d'autre part de nombreux organismes qui essaient de résoudre les nombreux problèmes sociaux, cruciaux, qui se posent aux étudiants. Il est nécessaire que les étudiants présentent des revendications vis-à-vis de ces organismes.

Si je vais plus au fond des choses, je demande au syndicalisme un caractère tout à fait original : il est une force qui n'est pas seulement une force de contestation mais le mouvement d'un ensemble organique qui se pose des problèmes sur son statut propre et essaie de les résoudre en harmonie avec les solutions apportées aux problèmes de la société.

— Il semble que le syndicalisme commence à se structurer sérieusement. Est-ce un bien ?

— En soi les structures sont nécessaires. Mais il y a un danger : nous avons mis des structures en place. Les gens ne voient plus alors que l'aspect extérieur : ils pensent que l'U.G., c'est des structures ; ils ne comprennent plus l'optique dans laquelle nous nous trouvons au moment où nous avons lancé le mouvement. Et ça peut être grave si on ne redresse pas ces erreurs.

— Il semblerait qu'il y ait une certaine différence entre les pionniers et les nouveaux. Sentira-t-on ces divergences au prochain congrès ?

— Très probablement. Le congrès sera en partie le choc des anciens, ceux qui ont pensé le mouvement et des nouveaux : ceux qui trop souvent ne voient plus que les structures et oublient de penser, ceux-là qui courent le risque de s'enliser dans la petite cuisine.

— Y a-t-il d'autres tendances qui s'affronteront au Congrès ?

— Oui. Il y a deux tendances qui s'opposeront très probablement. Le syndicalisme de choc d'une part : ceux qui avancent coûte que coûte même s'ils sont tout seuls à avancer, qui prennent des positions tranchées, rédigent des motions très avancées.

Le syndicalisme modéré d'autre part : ceux qui refusent de prendre des positions que la masse n'est pas capable de défendre ou de suivre. Après le tort causé au mouvement par les prises de position très dures du dernier Congrès, il semble que ce soit la tendance modérée qui l'emportera.

— Une dernière question : pourrais-tu faire un rapide bilan du travail accompli cette année ?

— On a beaucoup avancé, sans nul doute. On est enfin entré dans les réalisations concrètes alors que jusqu'ici, on s'était borné à émettre des souhaits et des bons vœux. La « pensée » aura peut-être un peu baissé, mais c'est normal. Il est plus difficile d'avoir des positions idéales lorsqu'on doit dialoguer que lorsqu'on est dans l'opposition. Il faut absolument avoir toujours le langage sérieux de l'interlocuteur : ce n'est pas facile. Une seule note un peu pessimiste : alors que le travail est de plus en plus absorbant, le nombre des ouvriers n'augmente guère. Et en ce début d'année l'essoufflement est général.

Interview recueilli
par Michel COIPEL.

CIGARETTE



Smart
EXPORT

Cigarette
à bout filtre
long-size
fait la conquête
de tous les
connaisseurs.
Née à Vienne
sur les bords
du Danube
elle est légère
et douce
comme une valse
viennoise.

la
cigarette
européenne



CHRISTIANISME et MORALE

une conférence de M. Ladrière.

La conférence a porté en fait beaucoup plus sur l'éthique que sur la morale. Ces deux notions sont à première vue synonymes. En fait, la morale désigne plutôt un ensemble de règles variables d'après les peuples et les époques qui s'imposent à l'homme du dehors. L'éthique s'occupe de la conduite humaine, d'un point de vue plus intérieur.

La réflexion philosophique, de direction anthropologique (tournée plus spécialement vers la réalité humaine, vers l'homme en tant que tel par opposition à la philosophie de type cosmologique où l'homme porte son attention sur le cosmos dans lequel il essaie de se situer) la réflexion philosophique nous apprend que l'homme marche vers ce qu'il est. Bien sûr l'homme est ce qu'il est, mais en même temps il n'est pas ce qu'il est. Il ne sera lui-même, pleinement, que lorsqu'il sera cela vers quoi il marche. La philosophie dégage ensuite la connection qui existe entre le devenir de l'homme et la réflexion : cette saisie par l'homme de sa réalité qui l'amène à découvrir un dédoublement dans la réalité humaine : à côté du moi qui agit, il y a un moi qui pense. Et il faut unir les deux éléments. La réalité humaine est donc traversée par une exigence : un devenir qui demande à s'accomplir. Elle apparaît comme ACTION.

Il appartient de cerner de plus près cette action qui est au centre de l'expérience éthique.

La conscience humaine réfléchit sur elle-même et se découvre comme manque ou désir, aspiration vers un dépassement. Elle entrevoit la possibilité d'accomplir ce dépassement d'étape en étape par un développement d'elle-même qui doit aboutir à l'amour, à la plénitude, au point total.

Le problème, le drame, c'est que ce mouvement ne se fait pas tout seul. Il y a la constante menace de l'échec. Il y a le mal qui est le détournement au profit d'un moi limité, d'énergies qui doivent être consacrées à un moi illimité.

Le problème est donc de savoir si on pourra aller jusqu'au bout, si on pourra vaincre la finitude malgré le mal.

Mais revenons encore un instant à l'action. La dialectique de l'action a été bien développée par Blondel. Il distingue dans le « je » une volonté voulue, la volonté qui est la miennne dans la manière où je pose des actes concrets, et une volonté voulante, une réalité qui est en train de s'accomplir, ce ressort qui me pousse à agir, ce désir du dépassement.

Nous retrouvons le problème de l'action : établir une adéquation entre la volonté voulue et la volonté voulante malgré le mal, malgré la finitude.

Est-ce possible ?

L'enjeu de la vie semble être dès lors de savoir s'il s'agit d'une situation désespérée ou si une issue est possible. Est-il possible à l'homme d'arriver à s'identifier à la volonté voulante qui est la présence en lui de l'infini ?

Il est apparu que c'était impossible. Que l'homme ne peut résoudre seul le problème du mal. Il a donc besoin d'une aide de l'extérieur.

Et c'est ici qu'apparaît le lien entre christianisme et éthique. Il me demande d'accepter que ce soit Dieu qui prenne en moi la place de la volonté voulante. Je renonce à m'accomplir moi-même et j'accepte le signe de Jésus-Christ : l'accomplissement apporté par Dieu.

Il s'agit d'un réel renversement de perspectives, d'une « conversion » au sens plein du terme : « Il faut perdre sa vie pour la sauver ».

Et ainsi, c'est dans la mesure où nous participons à Jésus Sauveur que nous participons à la Sainteté de Dieu. Lorsque nous adhérons au Christ, l'Esprit de Dieu — vivificateur et sanctificateur — vient en nous. Petit à petit nous revêtons « l'homme nouveau ».

Compte rendu par Michel COIPEL.



Le café
des jeunes

TOUJOURS VAILLANT

CHAT NOIR

AIDANT !

Calendrier 1964 de la Communauté Chrétienne Universitaire.

Siège : Union des étudiants catholiques, 5, rue sœurs de Hasque.

Aumônier : Joseph Van Haelst (Bureau : 2ème étage à l'Union).

Président : Michel Hemmerlin (Bureau : 2ème étage à l'Union).

VIE LITURGIQUE

ANNEE LITURGIQUE

CAREME : Mercredi des Cendres, 12 février : Messe universitaire et imposition des Cendres en l'église St-Denis à 12 h. 15.
 Mercredi des Cendres, 12 février : RECOLLECTION UNIVERSITAIRE à 14 h. 30, 9, rue Sainte-Marie. Sujet : l'Eglise de demain sera-t-elle évangélique, par le prof. Pinckers.
 Mardi 24 mars : CHEMIN DE CROIX suivi de la MESSE.
 Départ du Chemin de Croix en l'église St-Denis à 20 h.
 Messe en la Basilique St-Martin vers 21 h.
 Jeudi 26 mars : Liturgie du Jeudi Saint en l'église St-Denis à 18 h. 15.

SAINTE MESSE

Tous les jours (sauf le mercredi) dans la chapelle de l'Union à 12 h. 15.
 Tous les mercredis MESSE UNIVERSITAIRE en l'église St-Denis à 12 h. 15.

CONFESSIONS

Tous les jours à l'Union avant la Messe de 12 h. 15.
 Tous les jours (sauf le mardi), du matin au soir, en l'église St-Denis.

CHORALE LITURGIQUE

Répétitions tous les lundis de 13 à 14., 2^e étage de l'Union.
 (Resp. P. Tombeur).

CERCLES D'ETUDE

- à l'Union (2^e étage), sauf indication contraire.
- Cercle biblique** (lecture de la Bible) : Les Psaumes (à partir du lundi 10 février à 18 h.). Responsable : P. Tombeur.
 - Etude du Nouveau Testament** : Les Evangiles, par l'abbé Van Haelst. Tous les quinze jours, à partir du jeudi 16 janvier à 13 h. Resp. Danièle Boulanger.
 - Cercle théologique** : Introduction à la théologie, par l'Abbé Pinckers. Tous les lundis de 19 h. à 20 h. à la Maison Internationale, rue Forgeur. Respons. : Joseph Chantraine.
 - Cercle philosophique** : 4 conférences sur la Philosophie et la Théologie de l'histoire, par un théologien, deux philosophes et un historien. Au mois de février. Voir affiche spéciale. Respons. : André Motte et Bernard Crousse.

5. **Cercle sociologique** : 5 séminaires sur la sociologie religieuse. Réunion de prise de contact le mardi 4 février à 13 h. Resp. R.P. Delooz.

CONFERENCES

Vendredi 7 février à 17 h. : Abbé Dr Marc ORAISON : **Liberté et Déterminisme.**
 à 20 h. : R.P. GODIN, Prof. de Psychologie religieuse au Centre Lumen Vitae : **De la puissance à la faiblesse de Dieu.**
 Jeudi 19 mars à 20 h. : Prof. HALKIN : **La Philosophie de l'Histoire vue par un historien.**

ACTIVITÉS DIVERSES

Pèlerinage à St-Jacques de Compostelle. Départ le samedi 28 mars - retour le lundi 6 avril. Voir prospectus spécial.

Pèlerinage à Chartres : samedi 2 et dimanche 3 mai.

Fraternités de Champagne : fin juillet - première quinzaine d'août. Respons. : Charles Hanin.

Equipe d'entraide aux enfants handicapés. Resp. Mme Tombeur et M. Lambert.

Voyage culturel en Egypte pendant les grandes vacances, fin août - début septembre, après les Fraternités de Champagne.

« **LE VAILLANT** », journal de la Communauté, t'offrira en six numéros répartis sur l'année des articles substantiels sur les grands problèmes de l'heure dans une optique chrétienne, l'actualité universitaire à Liège, en Belgique et à l'étranger, des rubriques régulières : lettres, théâtre, cinéma, musique, humour. Rédacteur en chef : Michel Coipel, 3^e étage Union ou 137, rue des Vennes.

EUDAC (Equipes Universitaires d'Action Catholique).

Il existe au sein de la Communauté une vingtaine d'Equipes d'Action Catholique. En principe, celles-ci sont organisées par cours. Elles se proposent de répondre dans un esprit évangélique aux besoins du milieu universitaire et s'efforcent de faire la jonction entre la Communauté et le monde profane.

Responsable général : Jean-Pierre Dombret, 3^e étage de l'Union ou 36, avenue du Luxembourg.

FOYER LAENNEC (siège : 14, Quai Churchill).

Le but du Foyer Laënnec est de permettre aux étudiants en médecine de se rencontrer en dehors des auditoriums, des amphithéâtres, des salles d'hôpital, dans un climat d'entraide et de sympathie. Il cherche à fournir aux étudiants les moyens de compléter leur formation. Il organise des activités religieuses. Principales activités : causeries du lundi, cercles de déontologie médicale, excursions mensuelles, équipes d'A.C., Messes hebdomadaires, retraite annuelle.

Président : Henri Otte. Présidente : Denise Letawe, Foyer Laënnec. Aumônier : R.P. Frochisse.

POURQUOI UNE EQUIPE THEOLOGIQUE A L'UNION ?

Pourquoi lance-t-on une activité intellectuelle en plus ? L'Union oublie qu'elle doit distraire les étudiants au lieu de les assommer de conférences et de cercles sérieux ?

Non, l'Union n'oublie rien mais elle sait que parce qu'elle abrite la communauté chrétienne universitaire, elle doit répondre aux besoins de cette communauté : divertissement bien sûr, mais aussi désir de mieux connaître le monde, les hommes et la religion catholique. Les étudiants de 1964 ne veulent plus se contenter de ce qu'enseignait impérativement le catéchisme de leur enfance, ils demandent un exposé clair, sérieux, adulte de leur foi ; ils rejettent les idées incomplètes qu'ils avaient assimilées à une étape antérieure de leur maturation affective et intellectuelle.

Pour répondre à ce souhait, la communauté chrétienne universitaire a confié à M. l'abbé Pinckers, le soin de don-

ner un cours d'introduction générale à la théologie, où il exposera ce que l'on sait de Dieu par la Révélation que Dieu lui-même nous a faite en entrant dans l'histoire pour nous transmettre un message que l'Eglise nous porte à travers les siècles. Qu'est-ce que la Révélation ? Qu'est-ce que la Révélation vécue et transmise (la tradition) ? Qu'est-ce qu'un dogme ? Que valent nos pauvres mots pour exprimer une réalité qui nous dépasse, qui implique une foi adulte, une morale adulte ?

M. l'abbé Pinckers, puis Mgr Meunier répondront à ces questions.

Viens donc à l'équipe théologique : chaque lundi de 19 à 20 h., à la Maison Internationale, 3, rue Forgeur.

Joseph CHANTRAINE.

Programme des conférences du C. E. P. E. C.

- Lundi 20 janvier : VOIES ET ETAPES DU DEVELOPPEMENT par M. G. DISTER, Chargé de recherche
 - Lundi 27 janvier : INDUSTRIALISATION ET CARACTERES DU DEVELOPPEMENT par M. le Professeur R. CLEMENS
 - Lundi 3 février : AGRICULTURE ET DEVELOPPEMENT par M. C. CHRISTIANS, Maître de conférences
 - Lundi 17 février : PERSONNALITE, CULTURE ET DEVELOPPEMENT par M. M. RICHELLE, Chargé de cours associé
 - Lundi 24 février : EDUCATION ET DEVELOPPEMENT par M. le Professeur E. NATALIS
 - Lundi 2 mars : POPULATION ET DEVELOPPEMENT par M. J. STASSART, Maître de conférences
 - Lundi 9 mars : STRUCTURES SOCIALES ET DEVELOPPEMENT par M. P. MINON, Maître de conférences
 - Lundi 16 mars : AIDE AU DEVELOPPEMENT par M. le Professeur P. LAMBERT
- Toutes les conférences se donneront à 19 h. 30 précises, au Home G. RUHL, boulevard d'Avroy, 67, Liège.

Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION

Cache-poussière tous modèles, tabliers labo et dissection, pantalons blancs

A LA POSTE Maison THOMA

RUE REGENCE 42, LIEGE

Importantes réductions à MM. les Etudiants — Ouvert de 9 à 19 h.

EQUIPEMENTS COLONIAUX - MALLES METALLIQUES

Espérance Longdoz

Liège



TÔLES FINES A FROID
 TÔLES NON-VIEILLISSANTES - JOUVENCEL
 TÔLES D'ÉMAILLE-PLANEMEL ET MONEMEL
 TÔLES GALVANISÉES - GALVEL
 TÔLES ÉLECTRO ZINGUÉES - ZINCOR
 FER-BLANC ÉLECTROLYTIQUE
 TÔLES A CHAUD
 FEUILLARDS A FROID, A CHAUD

TELEPHONE 42.00.50

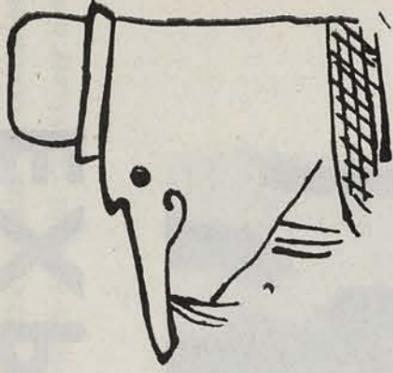
TELEX 4246 ELDOZ

L'Union tient à te présenter, même si c'est un peu tard, ses meilleurs vœux de bonheur et de réussite pour l'année nouvelle.

Il y a et il y a eu depuis longtemps grande abondance de revues littéraires, chez nous comme ailleurs. Est-ce un mal ? Le mal, ce serait, par la facilité de publication qu'elles offrent à des textes pas toujours mûris, de donner à plus d'un amateur novice des illusions sur soi-même. Le bien, et peut-être, l'emporte-t-il sur le mal, c'est de créer un milieu d'effervescence sans engagement où plus d'un talent à venir germe, s'exerce et s'exerce. La revue littéraire c'est un groupe, groupe de jeunes à l'origine, et c'est pourquoi y fleurissent les qualités de la jeunesse : audace et espérance.

Robert VIVIER.

LITTÉRAIRE



Portrait de Monsieur Ubu, par Alfred Jarry

MERDRE !

Le théâtre — débat vingtième — se porte mal. Très mal. Tristan Bernard, Rostand et autres Courteline ne servent plus qu'une muse inépuisablement stérile. Quand leurs pièces ne font pas vilement vibrer la corde romantique, elles deviennent pur « théâtre d'idées ». C'est-à-dire que les personnages n'existent plus — fantoches sans caractère, au service d'une démonstration théorique.

1890. A Rennes un jeune garçon (17 ans) réfléchit. De la race des « enfants terribles » — comme Arthur Rimbaud ou Jean-Luc Godard — il sent aussi passer sur ses épaules « l'infinie médiocrité de la route ». Alfred Jarry a du reste déjà composé plusieurs comédies de lycéen dont une, « Les Polonais », met en scène un être aussi ridicule qu'odieux. Caricature à peine déguisée de Monsieur Hébert, professeur de physique (tiens !) au lycée de Rennes, lequel professeur représentait pour ses élèves « tout le grotesque qui est au monde ». C'est ce personnage qui engendrera le fameux PERE UBU.

Six ans plus tard — suffisamment gonflée — la baudruche Ubu venait éclater dans la salle du Théâtre de l'Œuvre. Pour Jarry, « le public est illettré par définition ». Et de composer la « geste ubique » en 5 cycles, aont le pansu personnage principal réunit en lui toute la grossièreté, la bêtise et l'absurdité des hommes. Placez devant le public un miroir déformant qui lui renvoie sa caricature, vous vous exposez bien sûr aux haros. La pièce, très peu jouée, sut scandaliser les rares spectateurs à l'époque : aussi bien jeunes dandys amoureux de Roxane, que vieilles filles éprises de leur petit Aiglon.

L'œuvre était tonitruante, faut-il le dire ! Le héros, affublé d'une énorme gidouille, emplit tout entier la pièce, le temps de proférer « LE » mot, agrémenté d'un « R » euphoriquement euphonique, et d'enguirlander au passage sa très honorable et infidèle épouse. C'est tout.

Farce à profondeur métaphysique ? Non pas. Farce, tout simplement. Les abus d'Ubu ne dissimulent que le désarroi d'un être qui devait mourir à 34 ans (Jarry faisait un usage excessif de l'absinthe). Cette œuvre potachique, qui n'a rien d'un véritable chef-d'œuvre, cette pièce d'un comique énorme, qui systématiquement s'oppose à toutes les conventions de vraisemblance, atteint à une épopée de l'anticonventionnel et du grimaçant.

Avant toute équipe de reconstruction, il faut les démolisseurs. Dada faisait place nette au surréalisme. Pourquoi la pièce-pamphlet d'Alfred Jarry ne préparerait-elle pas la révolution de Claudel, et, plus loin, l'insurrection dans l'absurde du nouveau théâtre ?

Jarry raillait l'univers entier, mais à trop se mirer dans les eaux troubles de l'absurde, il fut pris de vertige. Obsédé par l'ombre de son personnage, il finit par y noyer son ombre propre. Il devint Ubu. Les blasphèmes de Rimbaud, les cris d'Artaud, Alfred Jarry les a connus, pour avoir considéré la littérature comme un engagement total de soi-même. Cette attitude de défi universel, qui l'emmurait dans une solitude corrosive, vint à bout de cet étrange personnage dont les sarcasmes dissimulaient en réalité une insatisfaction criante, un éperdu besoin d'une valeur — quelle qu'elle fut — qu'il n'a jamais su découvrir. Écoutez son appel désespéré : « ... nous deviendrons aussi des hommes graves et gros et des Ubus et après avoir publié des livres qui seront très classiques, nous serons tous probablement maires de petites villes où les pompiers nous offriront des vases de Sèvres, quand nous serons académiciens (...), et il viendra de nouveaux jeunes gens qui nous trouveront bien arriérés et composeront, pour nous abominer, des ballades, et il n'y a pas de raison pour que cela cesse ».

Quoi qu'il en soit, Saint Ubu restera longtemps le patron des jeunes qui, pour se faire remarquer et scandaliser les bien-pansus, écrivent des articles au titre aussi grivois qu'agressif.

JEAN-PIERRE BOURS.

INTERVIEW INÉDITE

— Comment êtes-vous venu au cinéma ?

FRANÇOIS TRUFFAUT : — Pendant la guerre, j'ai vu beaucoup de films qui m'ont fait vraiment aimer le cinéma à la folie. Je veux dire, au point de sécher régulièrement les cours pour aller voir des films l'après-midi et même le matin, dans les petits cinémas de boulevards, qui ouvraient dès dix heures.

Je crois qu'il y a une façon de voir les films qui est un apprentissage peut-être même plus professionnel que le métier d'assistant. Au fond, l'assistant est un garçon qui voudrait bien voir comment se font les films, mais qui en est régulièrement empêché, parce qu'on l'envoie faire des courses pendant que des choses importantes se passent. Il est tout le temps sollicité par des besoins qui l'éloignent de la caméra, tandis qu'au cinéma, ma foi, quand on voit pour la dixième fois un film, on commence à regarder comment il est fait, on arrive à voir les films uniquement en essayant de reconstituer tout l'itinéraire intellectuel et même technique de la réalisation. On connaît tout par cœur et l'on peut s'intéresser uniquement aux problèmes de fabrication du scénario, pour démontrer les mécaniques justement, et pour ne pas être dupe des choses insincères. Et lorsqu'on arrive à reconstituer un peu ce qu'a pu être le tournage, lorsqu'on peut s'identifier au metteur en scène ou le remplacer par l'imagination, dire : « Tiens, moi j'aurais fait plutôt comme cela... il me semble que ceci... », alors je crois qu'à ce moment le cinéophile est formé et reçoit une formation qui peut être plus effective, en tout cas qui peut couvrir d'avantage de domaines que la formation d'assistant, qui est strictement technique.

(Lire la suite en 4^{me} page).

STOCKHAUSEN

Le concert de musique contemporaine, donné à l'Université il y a trois mois, fut une manifestation de très grande classe. Bien sûr, les critiques liégeois furent défavorables, à deux exceptions près. Il est vrai que, pour ces habitués des concerts du Conservatoire où le culte des grands romantiques est jalousement entretenu, les sons électroniques devaient paraître un nouveau « diabolus in musica » et Karlheinz Stockhausen un futuriste parmi tant d'autres.

Ce concert nous offrait des œuvres de Stockhausen, interprétées par Aloys Kontarsky au piano et Christoff Caskel à la percussion. L'intensité des bandes magnétiques était réglée par Stockhausen lui-même. Et à l'issue du concert, on eut l'occasion de parler à bâtons rompus avec ce pionnier de la musique nouvelle...

**

— L'apparition des sons électroniques a reposé toute une série de problèmes musicaux. Que pensez-vous, par exemple, des rapports de la forme et du fond ?

KARLHEINZ STOCKHAUSEN : — Il serait intéressant de regarder le passé, car un problème analogue s'est posé il y a cinquante ans : lorsque Schönberg supprima la tonalité, c'est-à-dire les supports sur lesquels s'articule la musique traditionnelle, il s'aperçut vite que la conquête de l'atonalité avait détruit des assises nécessaires à la fixation de tout message musical. Le problème de la forme se posait, car elle venait de se révéler indispensable. L'art libre est une utopie et n'est réclamé que des météores. Ceux-ci accusent la forme d'écraser le fond, alors qu'elle ne fait que sous-tendre ce que l'artiste a à dire. C'est pourquoi, Schönberg créa une forme adaptée à l'atonalité. Ce fut la technique sérielle.

Un problème semblable se pose en musique électronique. Ses possibilités infinies font éclater tout cadre connu, sériel ou non ; il faut du nouveau, il faut recréer une dialectique forme-fond. C'est l'une de mes principales préoccupations et je pense que j'aurai terminé ce travail dans un an environ...

— D'une façon générale, l'interprète devient de plus en plus esclave du compositeur. La musique contemporaine ira-t-elle aussi en ce sens ?

— En effet, si le musicien de la Renaissance prenait énormément de libertés avec la musique qu'il avait à jouer, si Mozart réserve encore dans ses concertos des parties laissées à l'improvisation du soliste, l'interprète est devenu maintenant une machine à lire des notes. C'est ce que j'ai voulu éviter dans ma pièce « Kontakte » pour piano, percussion et sons électroniques. On l'a vu ce soir, il y a dans cette œuvre certains motifs nettement définis, que l'on pourrait considérer comme les linéaments de l'œuvre. D'autre part, il y a des passages où toute liberté est laissée à l'interprète (ainsi ces endroits où Aloys Kontarsky met son avant-bras sur le clavier du piano...). Bien sûr, pareilles libertés ne se justifient que si l'interprète a une connaissance approfondie de ce genre de musique, ce qui est le cas pour Christoff Caskel et pour Aloys : nous travaillons si souvent ensemble... Cependant, malgré les possibilités créatrices qui leur sont laissées, leurs interprétations n'évoluent pas. Et c'est justement ce qui me déçoit. Les passages qui devraient différer à chacun de nos concerts, se sont déjà figés. Que voulez-vous : ce sont des Allemands, habitués à marcher au pas et à stéréotyper leur démarche...

— Vous avez parlé tantôt de message musical ; et en effet la musique contemporaine est riche d'espérances nouvelles. Cependant le grand public reste attaché à l'art d'il y a un siècle. Que pensez-vous de ce divorce public-compositeur ?

— C'est un grand problème et qui est commun à toutes les formes d'art contemporain. Pour le public moyen, la peinture s'arrête à Van Gogh, la sculpture à Rodin et la musique à Ravel. Personnellement, me sentir incompris et non soutenu m'entraîne parfois le désir de continuer mes recherches. Faudrait-il dès lors multiplier les concerts de ce genre ? A quoi bon... La grande majorité du public de ce soir était la par curiosité, m'a applaudi par politesse, s'en est retournée moqueuse et disait « une fois mais pas deux ». Quant à ceux qui ont été séduits par cette musique, ils resteront sympathiques à ce genre de musique, mais s'intéresseront-ils vraiment à nos recherches ? L'homme moderne est sollicité de tant de côtés à la fois. C'est pourquoi, parfois je me sens seul. Et c'est très pénible.

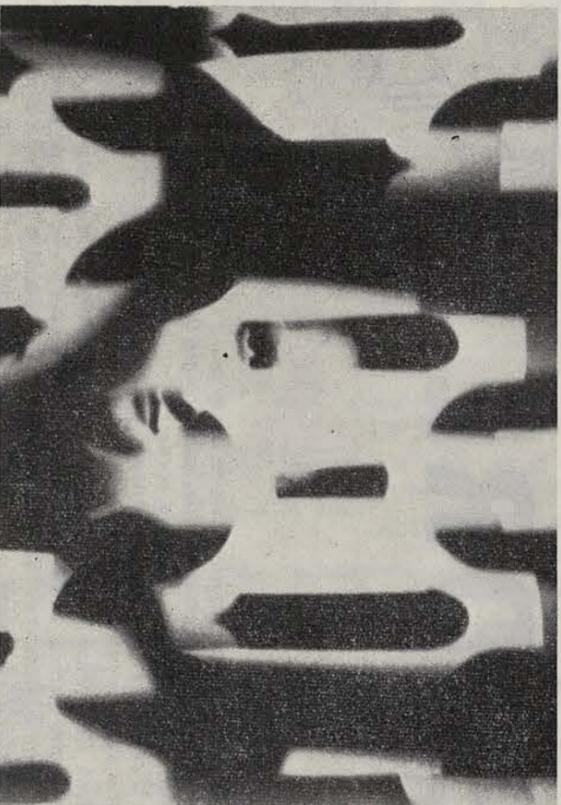
**

Stockhausen est-il vraiment seul ? Cologne, où il vit, est au contraire un des hauts lieux des recherches contemporaines. Bien sûr, les musiciens d'aujourd'hui auraient avantage à resserrer les liens qui les unissent.

Mais ce que Stockhausen a voulu dire, c'est qu'il se retrouvait seul devant une tâche immense : « exprimer l'inexprimable ». C'est le drame et le privilège de tout artiste sincère.

PHILIPPE DEWONCK.

EXPRMNTL (1)



Le Festival de Knokke, tourné vers le Nord, a moins d'éclat mais plus de rigueur que le méditerranéen Festival de Cannes...

- 1° La température belge n'incitait pas les starlettes à sortir de leur coquille, mais poussait plutôt les festivaliers à se réchauffer au coin d'un film.
- 2° Chaque film présenté était une aventure, alors que les Festivals traditionnels ne font que courir au secours de la victoire.
- 3° C'était un public de talent : cinéphiles fervents et intranquillants.
- 4° Le Jury comprenait quelques tenants du cinéma expérimental et, pourquoi pas, du cinéma tout court : Jean Cayrol, Norman McLaren, etc.

Le Festival de Knokke est-il donc le festival idéal ? Non, « L'expérience », faite dans les meilleures conditions, n'était pas concluante : on a vu trop de films médiocres ou prétentieux. Mais, si le Festival du film expérimental a révélé un seul cinéaste de génie, il aura rempli sa mission.

A.-M. R.

(1) EXPRMNTL : terme « espéranto » qui désignait le Festival du film expérimental à Knokke.

LA VEUVE ÉCARTELÉE

Disormais, l'auteur de « La Veuve Joyeuse » ne s'appelle plus Léhar mais bien Béjart.

Ce dernier a reconstruit la célèbre opérette non en tant qu'œuvre d'art, mais comme un fait pur et simple, un événement du passé, un témoignage de la Belle Époque.

C'est un réquisitoire plus qu'une représentation. Les spectateurs-chanteurs, venus pour se laisser bêtement bercer par des rengaines, ont le soufflet coupé : tel un coupet, un écran s'interpose, et les « informations » de l'époque s'y inscrivent crûment. Ou bien, le « populo » s'égare sur la scène en fête : personnages sans grâce, silencieux reproches, dont l'instruction glace un public pris au jeu de la comédie mondaine.

1914. C'est le ballet de la bataille. La scène est envahie par des uniformes couleur de cendre. La veuve joyeuse et son amant errent désolément dans le feu du combat, trébuchant sur les corps tombés.

Maurice Béjart rappelle à l'ordre des choses une œuvre vainement harmonieuse, fermée sur elle-même. Il cultive les décors, fonce dans les coulisses, débuse les danseurs en rond. Un cadre mondain s'élargit à des dimensions humaines.

B. G.

LEHAR
BÉJART

IL PARAÎT QUE LES POÈMES D'ÉTUDIANTS NE SERVENT SOUVENT QU'À COMBLER LES COLONNES
DES JOURNAUX UNIVERSITAIRES... QUOI QU'IL EN SOIT, NOUS SOMMES FIERS DE CONSACRER UNE
PAGE À UN JEUNE POÈTE AU TALENT PROMETTEUR.

Légume

Pauvre cerveau
Cerveau cassé comme une horloge
Qu'une main vive a remonté
Jusqu'à ce dé clic
Ressort brisé
Cerveau creux trop chargé
Par mille morts
Inutiles
Cerveau fêlé sonné vidé
Par le fracas du fer
Des guerres
Des paix
Des décorations
Des boîtes à conserve
Cerveau pressé
Laminé
Mis en conserve à son tour
Bien lavé
A l'usage des fabricants de conscience
Populaire
Des prophètes de mondes
Nouveaux
Encore plus bêtes
Et non moins bruyants
Non moins mal faits que l'autre
En attendant le suivant
Pauvre cerveau
Qui ne sait plus où donner de la tête...

Réveil

Nuit morte éparse
Silences incolores
Heure grise
Où tu es loin de moi
Sommeil absence
Refus
Refuge
Course vide mécanique
Illusion
Tu n'es pas
Mais je peux te toucher
Suspendu à ton souffle
Secrète
Indifférente à ma présence lourde
Et plutôt ridicule
Attente
Seule en toi
Avec qui
Grincements
Rêve en fuite
Ondes mouvantes
Regard vide
Et qui ne comprend pas
Pas encore
C'est moi
Dis
Rejeté oublié déjà
Reconnu
Mais combien décevant
Maintenant...

P. DE MEYTS

Cinq minutes avec...

JACQUES PELZER



Jacques PELZER

René THOMAS

...ET LE NOUVEAU

— Le 28 janvier 1963, lors du concert d'aide à Bobby Jaspas, vous avez joué un thème d'Ornette Coleman. Que pensez-vous de ce musicien ?

— Ornette, dès le départ, j'ai aimé. C'est formidable, parce que c'est le premier qui donne une envolée comme Charlie Parker en donnant. Il suit un chemin ; je ne sais pas encore très bien lequel, mais je suis certain que lui seul a créé une nouvelle époque dans la musique et cela sortira, mais plus tard. C'est peut-être un second Charlie Parker en ayant seulement, malheureusement pour les gens, une forme musicale qui ne permet pas de l'apprécier. Sa forme musicale n'est pas formée, sa musique est, si vous voulez, formée de sons et non plus de notes. Et alors là, ça perd les gens parce que c'est un son qui peut plaire ou ne pas plaire. Mais quand on vient dire qu'il ne joue pas dans les harmonies, ce n'est pas vrai ; il en fait d'autres, peut-être, qui viennent se greffer sur l'harmonie de base ; les mesures sont absolument respectées mais les gens sont perdus parce que évidemment il y a des phrases qui peuvent heurter. Quelqu'un qui a une formation classique va être heurté par l'audition d'Ornette.

— N'est-ce pas un peu un refus de ce qui avait été fait auparavant dans le domaine du son ?

— Oui, sûrement. Il a créé une nouvelle sonorité, une nouvelle façon de phraser, qui n'en est pas une encore parce que c'est une phrase qui est heurtée, qui n'est donc pas toujours proprement exécutée. Ce sont ces choses-là qui rebutent. Les gens devraient voir d'abord l'effet sonore et la ligne lyrique, l'essentiel d'Ornette Coleman. D'ailleurs John Coltrane l'a dit : « It's my lead ». Coltrane a réussi alors qu'Ornette a été bafoué et qu'on l'a pris pour un rigolo. Notre quartet joue beaucoup de thèmes d'Ornette. On y tient, parce que c'est ce qui nous donne des idées fraîches, ne nous sclérose pas. Ces musiciens-là nous donneront toujours le goût de jouer.

(La suite de ces propos, recueillis au magnétophone par Philippe JEGHERS, paraîtra dans notre prochain numéro, sur le thème : Le Jazz à Liège).

L'ANCIEN...

— Vous avez connu personnellement Django Reinhardt. Croyez-vous que sa place dans le jazz soit aussi grande que celle que certains lui attribuent ?

Je pense, moi, qu'il est un musicien à part, un peu comme Errol Garner, et qu'il a touché beaucoup de musiciens, sans pour cela les influencer. Votre avis ?

JACQUES PELZER : — Django... c'est un génie ! Et quand on discute de génie, je crois qu'il n'est plus question de discuter école, jazz ou quoi. C'est en dehors de tout mouvement musical ; le génie n'a rien à voir avec le mouvement musical. Il y en a très peu : Charlie Parker, Django Reinhardt ; Armstrong, dans une certaine manière est aussi un génie, parce que tenir le coup comme il le tient, même si maintenant il a fait du commercial et s'est un peu fourvoyé, prouve que son génie est resté. Monk aussi a des traces de génie, mais Django c'était un pur génie. Il ne connaissait pas la musique et jouait tout d'oreille ; il pouvait rencontrer n'importe quel musicien et ça pouvait marcher : c'est là qu'on trouve la marque d'un génie parce que je ne vois aucun autre musicien pouvant faire ce qu'il a fait. J'ai tellement de respect pour ces gens-là que je ne veux pas vous en dire plus. Je l'ai connu, j'ai vu que c'était un type humainement parlant, formidable. Donc je crois que c'est ce qu'on appelle le domaine des intouchables ; on peut juste les admirer, avoir chacun sa propre opinion, peut-être aimer l'un plus que l'autre, mais ce sont des tout grands.

Si vous me demandez s'il joue du jazz, je ne peux pas vous le dire. Certains disent que c'est un style un peu... pas de gipsy, mais de bohémien, tel qu'il était. Mais je dirai qu'il a dépassé sa propre musique tzigane, celle de la caste dont il faisait partie (les « Manouchs »), qu'il a dépassé le jazz lui-même. Il exalte la musique et donc ses phrases ont une envolée comme vous en trouvez chez un grand maître tel David Oistrakh ou Charlie Parker. On retrouve très difficilement ces choses-là chez les autres musiciens, même de grand nom.

FRANÇOIS TRUFFAUT

« Franchise, Rapidité, Art, Nouveauté, Cinématographe, Originalité, Impertinence, Sérieux, Tragique, Rafraîchissement, Ubu-Roi, Fantastique, Féroce, Amitié, Universalité, Tendresse. » (cet acrostiche est de J.-L. Godard).

(Suite de la première page)

— A l'époque où vous faisiez de la critique, vous ne vous imaginiez pas que vous seriez réalisateur plus tard ?

— Si, c'est quand j'ai commencé à aller souvent au cinéma que je ne savais pas si je serais critique ou metteur en scène ; et c'est en étant critique que j'ai eu envie de devenir metteur en scène, parce que la critique n'est pas un stade absolument satisfaisant, c'est-à-dire qu'on mesure quand même le fossé qui existe. Et simplement, je crois que d'être critique m'a également beaucoup servi, parce qu'il ne suffit pas d'être un cinéphile, de voir beaucoup de films. La nécessité décrite sur eux fait encore des progrès, je trouve, oblige à une gymnastique intellectuelle. C'est en racontant par exemple un scénario en dix lignes qu'on s'aperçoit soudain de toutes ses faiblesses ou même de sa force. Et c'est une bonne gymnastique, je trouve. Enfin, il ne faut pas en faire trop longtemps.

— Il y a toujours eu un ton de pamphlet dans tous les articles que vous avez écrits...

— Oui, c'est parce que... je ne sais pas... cela tient à mon tempérament : j'ai l'esprit de contradiction assez développé, et en même temps c'est grâce à cet esprit de contradiction que je peux travailler, puisque c'est à force de refuser certaines choses que j'arrive à discerner ce qu'il faut faire. Evidemment, mes articles pouvaient paraître assez négatifs dans la mesure où j'étais plus excité par l'écriture d'articles défavorables que par les éloges. Je crois que je savais mieux attaquer que défendre. Je le regrette.

— Et à présent ?

— A présent j'écris quand j'ai envie de défendre un film, quand j'ai l'impression qu'il est reçu très injustement. Ou bien... j'écris toujours favorablement. Je n'ai pas envie d'écrire pour attaquer parce que cela ne sert à rien. D'autres peuvent le faire. Si « La Règle du Jeu » dans sa version intégrale ressortait à Paris, je crois que j'écrirais un article.

— Pendant quatre ans, vous avez fait de la critique et en même temps vous essayiez d'avoir l'occasion de faire un film.

— Absolument. J'ai commencé à faire de petits films en 16 mm., qui ne sont pas montrables, mais qui d'ailleurs avaient tous un défaut commun à beaucoup de films d'amateurs, c'est-à-dire de ne même pas avoir de scénario, de ne même pas raconter une histoire, ce qui est à mon avis le comble de la prétention pour un amateur. Ce sont donc des films que je n'ose pas montrer, mais qui m'ont quand même appris à faire des ellipses, parce que, dans le premier film, il n'y avait que des portes qui s'ouvraient et se refermaient, c'est-à-dire qu'il y avait un immense amas de pellicule gâchée !

— Parmi les cinéastes de la Nouvelle vague, quels sont à votre avis les plus doués, ou

ceuxque vous préférez, ceux que vous aimez le plus ?

— Les deux que je préfère sont, de très loin, Alain Resnais et Jean-Luc Godard.

— Voulez-vous nous parler d'Alain Resnais...

— Oui, évidemment. Alain Resnais est très en dehors des autres cinéastes de la Nouvelle Vague. Il donne l'impression de contrôler son travail extraordinairement, comme quelqu'un qui serait metteur en scène depuis déjà de longues années. Contrairement à nous, il n'improvise absolument pas et part d'un canevas extrêmement rigoureux et précis. Je crois même qu'il a des photographies, souvent, de chaque plan à tourner et que son film est strictement conforme aux photographies qu'il a prises pendant son repérage. C'est pourqu'il est nettement en dehors. Enfin, on ne peut même pas le considérer comme le patron de la Nouvelle Vague, le chef de file, parce qu'il n'est pas suivi ; d'ailleurs il serait très dangereux de le suivre. Je crois qu'il a ce point de commun avec Bresson, qu'il ne fait surtout pas se laisser influencer par Resnais. Il faut admirer ce qu'il fait, qui est absolument inimitable, et qui est très particulier, et qui est une chose, ma foi, indéfinissable, mais en tout cas extraordinairement contrôlée, et qui est une recherche très secrète et très personnelle, assez strictement formelle, je crois, et qui se veut d'ailleurs strictement formelle, et qui est passionnante. C'est très nouveau de voir en France qu'un cinéaste puisse à ce point-la obtenir ce qu'il veut, et vouloir des choses aussi ambitieuses et nouvelles.

— Et Jean-Luc Godard ?

— Godard, c'est différent. Evidemment c'est le contraire de Resnais. Mais il est le seul en même temps que l'on puisse comparer à Resnais, et que l'on puisse même préférer à Resnais dans une certaine mesure, encore que ce soit très différent. Mais ce qu'il fait est vivant. Lui, il est le cinéaste de France qui a le moins de complexes devant le cinéma, pour qui tout est possible, dans n'importe quel délai, dans n'importe quelles conditions. Au fond, Godard est le seul à faire du cinéma de cette façon-la, c'est-à-dire de pouvoir tout se permettre, de prendre n'importe qui pour jouer n'importe quoi, d'improviser complètement, et de retomber toujours sur ses pieds, avec des choses à la fois très drôles et très déchirantes. Je trouve que c'est le plus personnel de tous les jeunes cinéastes, le plus autobiographique, celui qui, tout en dominant l'impression de recourir à des thèmes et à des constructions un peu extérieures, en réalité se livre le plus dans ses films.

(Dans le prochain Vaillant-Littéraire F. Truffaut vous parlera de la « Nouvelle Vague ».)

Du bout des lèvres



L'adolescence est à la mode.

C'était naguère un âge proscrit, une affaire privée, débattue... furtivement sur les pages d'un journal intime, bruyamment autour d'une table familiale, scientifiquement dans les livres médicaux...

Aujourd'hui, les jeunes descendent dans la rue. Les techniques de diffusion leur ont révélé leur puissance solidaire. Les micros donnent de l'importance à leurs confidences, les disques font le tour de leurs petits problèmes, les magazines reproduisent des visages qui n'ont d'autre mérite que de leur ressembler. C'est une crise de puberté passée en commun et à découvert.

L'aventure est loin d'être pure. La « fougue juvénile » d'un Johnny Halliday en scène est préfabriquée par de froids imprésarios. Les « Idoles des Jeunes » sont le plus souvent incapables de s'exprimer elles-mêmes. Leur « message » est laborieusement reconstitué par des aînés. Les coups de cymbale couvriront les rimes pauvres.

Mais qu'importe la chanson, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Le bonheur des jeunes, c'est d'y reconnaître une certaine intonation, d'y trouver l'écho d'histoires de quatre sous, qui sont toute leur vie.

Conquêtes amoureuses, tendres découvertes, première surprise-partie, premier bonheur du jour... la cause des « teenagers » semble futile, mais elle est inquiétante par cette futilité même. On change de fille comme on change de disque. On s'aime du bout des lèvres... le temps d'un slow.

BERNARD GHEUR.

La moisson est abondante

à popos des fraternités de Champagne.

Depuis un certain temps on insiste beaucoup dans l'Eglise catholique, sur le rôle des laïques. L'Evangélisation est avant tout l'œuvre des laïques et il existe un certain nombre de mouvements qui permettent aux dits laïques de s'exprimer et d'agir plus directement. Il y a notamment, pour nous étudiants, les Fraternités de Champagne.

Vous en avez entendu parler, mais au fond qu'en savez-vous ?

Quels en sont les buts, les principes, les méthodes ?

Les Fraternités reposent sur un grand principe, un principe qui nous est donné par l'Evangile :

« Le Seigneur en désigna soixante-douze autres (disciples) et les envoya deux par deux en avant de lui dans tous les villages et localités où lui-même devait se rendre ».

Le Christ a donc envoyé ses disciples porter un témoignage aux hommes. Ce témoignage, c'est à nous qu'il incombe de le donner maintenant : voilà la raison d'être, le principe des fraternités de Champagne.

Une fois le principe donné, reste à en découvrir les modes d'application. Ici encore, l'Evangile nous vient en aide :

« Priez le maître... Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups... N'emportez pas de besace... »

Tout cela nous parle de pauvreté, de simplicité, d'humilité. Nous sommes invités à choisir des moyens pauvres, lents, discrets, d'exemple plus que d'action. Il s'agit pour nous d'aimer les autres de notre mieux, de nous rendre pour eux entièrement disponibles, de marcher à leur pas et de nous inquiéter plus de cela que des résultats obtenus par notre engagement. Car « l'un a pour mission de semer, l'autre de moissonner ».

Dans le concret, voici ce que cela donne :

Nous vivons en communautés fraternelles dans les régions qui nous auront été désignées. Pour nous cela se situera en Champagne parce que ce pays a souffert d'une forte déchristianisation. Nous devons là, par l'appoint de notre prière et de notre exemple, soutenir les chrétiens trop dispersés, épauler leur confiance, les aider à se regrouper autour de leurs prêtres.

Nous devons tenir compte de certains impératifs, d'abord un

rythme de pensée différent du nôtre parce que propre au monde rural, ensuite tenir compte du degré d'ouverture et de réceptivité chrétienne des gens avec qui nous entrons en contact sur le plan religieux, tenir compte enfin des directives pastorales données par le clergé.

Ce dernier point revêt une importance particulière ; en effet, nous nous intégrons totalement à la hiérarchie de l'Eglise. Nous recevons des autorités locales l'envoi en mission comme l'ont reçu du Christ ses propres disciples.

J'ai parlé plus haut de pauvreté, de simplicité, de discrétion.

Nous devons vivre dans la pauvreté vraie, la plus concrète possible, car il nous faut exprimer par notre ligne de vie la différence de niveau que nous établissons entre le spirituel et le matériel.

Nous devons vivre dans l'obéissance, obéissance à ceux qui sont chargés de nous garder dans l'esprit et dans la discipline requise pour la bonne marche fraternelle : les responsables.

Nous devons vivre dans le travail, aider les habitants dans leurs besoins, quelles qu'elles soient. (entretien des vignes etc...)

Enfin nous devons vivre dans la prière, c'est évidemment la tâche essentielle.

Le séjour en Champagne dure trois semaines et se situe à la fin du mois de juillet et durant la première moitié du mois d'août ; à cette époque, les examens sont terminés dans toutes les facultés.

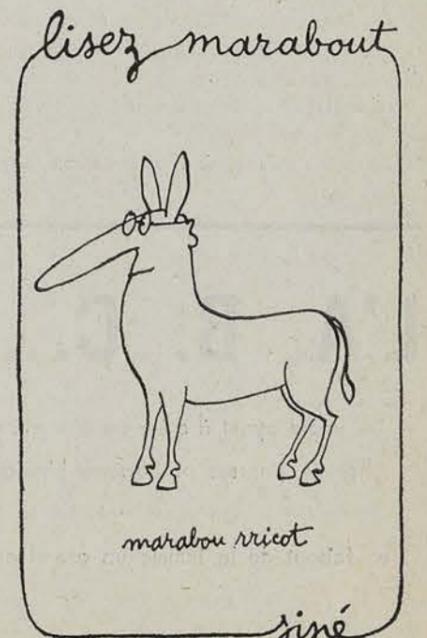
L'Union organise cette année le séjour en Champagne de deux fraternités qui coopéreront dans le même village : une fraternité masculine et une fraternité féminine.

Si tu désires des renseignements, viens à l'Union et demande l'aumônier, l'abbé Van Haelst ou le responsable, Charles-Pascal Hanin.

Tu peux aussi écrire à l'Abbé Van Haelst, Collège St-Barthélemy, rue Hors-Château, Liège, à Charles-Pascal Hanin, 48, rue Laensbergh, Liège.

L'Union organisera aussi une réunion conférence d'information durant le second semestre.

« La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. »
Charles-Pascal Hanin.



Une variété de carabin : l'interne (suite de la page 1)

c'est au cours de ces gardes exercées, avec la présence d'un assistant (spécialiste en voie de formation), que l'interne pourra percevoir toute la valeur et scientifique et humaine de sa fonction, car, à ce moment-là, celle-ci n'est guère éloignée de celle du médecin diplômé.

C'est lui qui, le premier, prendra contact avec les malades, les blessés que les ambulanciers amènent dans des conditions parfois dramatiques. Il aura la responsabilité du premier examen, qui, pour être parfois sommaire, n'en devra pas moins déterminer sûrement et rapidement la ou les raisons des troubles présentés par le malade. On peut même imaginer des cas d'urgence toute spéciale où un geste, une décision thérapeutique sauvent la vie du patient.

La garde donne donc l'occasion quotidienne d'examiner des malades, des blessés inconnus et de poser un diagnostic.

La recherche intellectuelle propre du médecin requiert donc l'interne immédiatement, et parfois de manière pressante ; elle sera logiquement suivie du traitement qu'il faudra choisir le plus judicieux, le mieux adapté aux exigences et aux possibilités du sujet. Toutes ces responsabilités n'incombent pas exclusivement, comme nous l'avons dit plus haut aux seuls internes, car les assistants de garde, régulièrement tenus au courant de l'état des malades amenés au service les examinent souvent eux-mêmes.

Au point de vue « pratique », signalons qu'une journée de garde est d'une durée de 24 heures, de 8 heures du matin au lendemain matin même heure. Les différentes journées de la semaine, les différentes saisons, les répercussions du climat rendent les gardes diversément chargées ; les grands week-ends de vacances, lançant une foule d'automobiles sur les routes, sollicitent

lourdement l'équipe chirurgicale de garde, alors que l'hiver verra affluer vers le service de médecine, quantité de malades pulmonaires auxquels s'ajouteront les personnes intoxiquées par des émanations dangereuses.

Les internes de garde sont généralement sollicités chaque nuit, et ainsi ils font l'apprentissage psychologique de cet aspect du travail nocturne que connaît bien chaque médecin.

Cependant, la vie de l'interne ne se déroule pas qu'à la garde ; il doit aussi fournir un travail en salle, c'est-à-dire s'occuper, en collaboration avec l'assistant, les stagiaires et les candidats internes, de tous les malades hospitalisés dans telle ou telle salle. Il faut établir le dossier de chaque patient, dossier qui repose sur une anamnèse et un examen clinique minutieux, il faut surveiller le malade de jour en jour, demander les examens spéciaux requis pour préciser le diagnostic.

Les mots « tour », « tourner » appartiennent sans doute au plus ancien jargon hospitalier, et le tour de salle est une institution aussi vieille que les services hospitaliers eux-mêmes. Il s'agit donc d'une pérégrination quotidienne à laquelle toute l'équipe médicale responsable de la salle, et à laquelle se joint parfois le professeur, alias « le patron », terme consacré surtout depuis la profusion d'une certaine littérature anglo-saxonne, où les infirmières tombent habituellement et chroniquement amoureuses des professeurs. La lente théorie de blouses blanches va de lit en lit, et la situation de chaque malade est analysée et commentée. L'évolution de l'affection est analysée, et l'efficacité du traitement est appréciée.

Le tour de salle se retrouve dans tous les services comportant des malades hospitalisés mais il prend une importance fondamentale dans le service de médecine ; dans les autres services, les internes sont à une activité

plus spécialisée toujours en relation avec la spécialité du service.

Travail de garde et travail de salle remplissent largement la journée de l'interne et sont donc les deux grandes parties de leur travail.

Voilà donc rapidement esquissée l'activité de l'interne au sein de son service hospitalier ; cette esquisse a également permis de mettre en évidence le côté largement avantageux de cette année d'internat.

Pour dire un mot des inconvénients, il semble que celui à signaler est le suivant : l'internat est le plus souvent très exigeant au point de vue temps et laisse, de ce fait, bien peu de possibilité pour compléter ou rafraîchir les connaissances qu'il importe d'avoir dans les autres disciplines médicales.

S'il faut conclure, on dira que la vie d'interne est certes d'un intérêt et d'un apport indéniables, même si la fatigue physique qui en résulte peut parfois masquer ce même intérêt. Car cette fatigue existe, et elle enlève alors le goût de l'étude et des bouquins, au détriment donc de connaissances théoriques qu'il faut cependant assimiler et étoffer sans cesse.

L'internat nous semble une préparation irremplaçable à la vie médicale qui sera notre lot dans quelques mois. Elle nous donne l'occasion de mettre au point et de suivre un schéma de travail où le bon sens, l'observation et les connaissances théoriques se conjuguent pour acheminer le médecin vers le diagnostic.

On peut dire aussi que l'internat réalise une transition heureuse entre la vie de l'escolier et celle du médecin, parce que, tout en ne quittant pas encore l'ambiance universitaire, elle nous montre les problèmes et nous fait connaître l'anxiété mais aussi la joie profonde contenues dans le travail médical.

M. M.

LE SPECIALISTE DES VOYAGES D'ETUDIANTS

VOYAGES MONREGAL

Prix spéciaux pour étudiants.

Prix compté au départ de Liège.

RENE LEONARD
Place du Martyr, 142
VERVIERS
TEL. 087/310.03

EXIGEZ TOUJOURS

le bon Sucre d'Oreye

PUR 100 % — FONDANT — BON MARCHE
avec POINTS « ARTIS »

★

Dans les Grands Magasins et bonnes Epiceries

Achetez à la Librairie

Paul GOTHIER

vos livres neufs et d'occasion

3, rue Bonne Fortune,
derrière la Cathédrale

Délicieuse Sheila...

Ainsi donc ma délicieuse petite Sheila, tu quittes notre bonne ville de Liège pour aller habiter la capitale. Et moi je ne te reverrai probablement plus. Cela me peine.

Nous avons fait connaissance l'été dernier. L'après-midi était chaude comme cela arrive en juillet. Sheila prenait l'air dans sa voiture : le soleil généreux caressait son visage et riait dans ses merveilleux yeux sombres. Elle me plut aussitôt... et je crois que ce fut réciproque. En effet, quelques heures après — je m'en souviens — elle était sur mes genoux et les deux bras passés autour de mon cou, elle couvrait mon visage de tièdes baisers.

J'étais ravi.

Je l'ai raccompagnée chez elle. Là-bas j'ai fait la connaissance de ses parents qui ont paru me trouver à leur goût. Ils m'ont invité à rendre visite à leur fille quand je le voudrais. Ce dont je ne me suis pas privé.

Et ce furent de longues après-midi pendant lesquelles nous papotions tous les deux. O jamais rien de très intellectuel : elle ne semblait pas aimer cela. Nous jouions comme des petits fous.

Souvent j'étais admis à assister à son bain. Je n'ou-

blierai jamais son petit corps potelé et rose : une peau de pêche, des jambes délicieuses et encore des tas de choses... adorables.

Il m'arrivait de lui offrir un petit cadeau. Elle poussait alors des cris de joie et des hurlements qui secouaient toute la maison : un vrai bébé.

Elle avait un jeu favoris : je me couchais dans le canapé et elle s'étendait contre moi. Mais au lieu de rester bien calme, elle commençait à me déshabiller. Après s'être acharnée sur ma cravate, elle s'attaquait au veston. Au moment où elle me trouvait à point... elle se mettait à me chatouiller frénétiquement. Moi qui suis chatouilleux comme une vieille fille...!

Cependant, pour lui faire plaisir, j'endurais mon supplice avec stoïcisme...

Eh oui !

Mais tout cela ce sont des souvenirs !

Enfin... j'essaierai d'aller te voir à Bruxelles, chère petite Sheila. De toute manière, puisque tu auras 4 ans demain, je vais t'envoyer par la poste un joli petit bavoir comme cadeau d'anniversaire.

Ton ami Jules.

L'A. B. C.... de la misogynie.

- La nature ayant à créer un être qui convint à l'homme par ses proportions physiques et à l'enfant par son moral, résolut le problème en faisant de la femme un grand enfant. (Rivarol).
- Je veux bien être embêté par les femmes... mais pas tout le temps par la même. (Capus)
- On demandait à Fontenelle s'il n'avait jamais envie de se marier. Il répondit : — Si, quelquefois... le matin.
- Une femme apporte à son mari dont c'est la fête, deux cravates. Pour lui marquer sa satisfaction, le mari met l'une d'elles aussitôt et sa femme en le voyant, s'écrie, désolée : — Oh ! tu n'aimes pas l'autre. (Sacha Guitry)
- Voltaire prend en flagrant délit sa vieille maîtresse avec un tout jeune homme. Il fait « oh » et il ajoute : — « Oh jeune homme... vous... et vous n'y étiez pas obligé ! »
- Elle était si laide que lorsqu'elle faisait des grimaces, elle l'était moins. (Jules Romains - travesti...)
- Pourquoi les filles ne sauraient-elles pas assurer ma réélection à la présidence de l'Union... les oies ont bien sauvé le Capitole ? (Hemmerlin de Chevron d'Ardenne).

La parole est au lecteur...

Cher Vaillant,

Moi, je ne suis pas satisfait. Mes professeurs me l'ont dit aux examens, l'année dernière (et même l'année avant). Je parie que ça veut dire que je ne suis pas très malin. Ce n'est pas ma faute si papa nettoie les cabinets chez Sarma, et si bon-papi n'a jamais rien fait. D'ailleurs, bobonne dit que je représente déjà un grand progrès et on (c'est-à-dire une fille) m'a dit qu'elle avait vu briller une lueur d'intelligence dans mon regard. En attendant, je satisfais mes professeurs en remerciant la même année pour la troisième fois.

Je vous écris pour vous dire que je ne parviens plus à suivre. Et je ne suis pas le seul dans mon cas. Il y en a des tas comme moi (même des filles, alors). NOUS NE SUIVONS PLUS. Nous sommes « dépassés par la civilisation actuelle ». (Nous nous sommes réunis, tous ceux qui répétaient pour la troisième fois — et c'est le plus intelligent du groupe qui a dit ça : c'est un type qui lit des tas de bouquins de philosophie).

Vous comprenez, je sais lire et écrire, et j'ai un diplôme. (Ça, c'est parce que grande sœur, qui m'aime beaucoup, connaissait fort bien mes professeurs d'humanité — qui sont pourtant tous laids. Grande sœur, elle, n'est pas très maligne, mais pour le reste elle se débrouille bien. Elle a essayé avec mes professeurs d'Unif, mais ça n'a marché qu'avec un ou deux (j'ai juré de ne pas dire les noms). Les autres sont incorruptibles (qu'elle dit). C'est peut-être que « les raisins sont trop verts », comme disait marraine, qui n'a pas voulu m'expliquer ce que ça voulait dire). Donc, je ne suis pas le dernier venu, mais je ne suis pas d'accord. D'abord, on a beaucoup trop de cours, et puis, on ferait mieux de nous apprendre des choses intelligentes.

Nous trouvons d'ailleurs que tout devient trop compliqué dans la vie. Moi, par exemple, je ne m'y retrouve plus dans les lettres. Vous savez, les mots pleins de lettres. Je n'ai jamais bien su comprendre ce que tout ça voulait dire. Bien sûr, je sais ce que c'est que le PSC et l'URSS, mais un jour, on m'a demandé d'entrer au MUBEF, et j'ai cru que c'était une usine. Mais maintenant, j'ai compris, et je suis dans tous les mouvements. Je fais de plus en plus de politique, et j'ai même l'espoir de devenir premier ministre, puisqu'il paraît qu'il ne faut pas être très malin pour ça.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que je ne sais rien. Je m'y connais très fort en chansons. Je n'aime pas Johnny Halliday et Claude François, avec leur parti-pris d'intellectualisme, mais j'adore Sheila. Si tous les professeurs se répétaient autant que Sheila, comme les cours seraient faciles à suivre !

Je sais, cher Vaillant, que vous avez beaucoup d'influence. Auriez-vous la gentillesse de dire aux professeurs que nous, les élèves, nous les trouvons vraiment très compliqués, et de leur demander de se répéter plus souvent (comme Sheila) ?

Daïgne agréer, cher Vaillant, l'assurance de mon remerciement.

X X X

Nos petites annonces.

- Toi qui es jeune et seul. Toi qui désires trouver l'âme sœur. Toi qui veux multiplier le nombre des petits enfants de notre mère la Sainte Eglise. Toi qui veux « flirter » (?) très catholiquement. ...Viens aux Eudac.
- Cercle de Classique cherche Président(e). Aucune classification nécessaire.
- Tendres colombes cherchent pigeonnier. Ecrire au rédac-chef.

AIDE TON JOURNAL !

VIENS AVEC TES AMIS

AU GRAND BAL DES ESCHOLIERS GRIFFONNEURS

LE JEUDI 5 MARS A 20 HEURES,

A L'UNION.



Le Vaillant

Journal Mensuel de la Communauté Chrétienne Universitaire de Liège.

TELEPHONE : 23.70.93 FONDE EN 1909 C. C. P. 716.53

- REDACTEUR EN CHEF : MICHEL COIPEL.
- ADMINISTRATION : BERNADETTE COIPEL.
- COMITE DE REDACTION : DANIELE BOULANGER, CLAUDE MANZILA, BERNARD GHEUR, PHILIPPE DEWONCK, CHARLES PRION PANSIUS, MICHEL GERADIN, FRANÇOISE GRIMONPREZ, PHILIPPE HANSOUL, J. P. DOMBRET, NICOLAS JEURISSEN.
- ONT COLLABORE A CE NUMERO : CHARLES HANIN, PAUL HENRI MAMBOURG, M. M., JOSEPH CHANTRAINE, JEAN-PIERRE BOURS, PHILIPPE JEGHERS, P. de MEYTS.
- RESPONSABLE DU VAILLANT LITTERAIRE : BERNARD GHEUR, 20, rue Trappé - Tél. : 23.00.96.

TEL. : 43.67.16 — CORRESPONDANCE : 137, RUE DES VENNES — LIEGE

ABONNEMENT : ETUDIANTS : 35 F. BOURGEOIS : 100 F. JEUNES DIPLOMES : 60 F. MECENES : ILLIMITES.

REPRODUCTION AUTORISEE AVEC LA MENTION : LE VAILLANT - LIEGE.

TIRE SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE L. BOURDEAUX-CAPELLE - DINANT.

DIRECTEUR-GERANT : MICHEL HEMMERLIN, 5, RUE SCEURS DE HASQUE, LIEGE.